

Les autorités académiques locales avec leur administration ossifiée et rigide se sont autorisées l'aménagement unilatéral du dispositif acmisa habituellement en place : ce ne sera plus un atelier de quatorze heures mais de dix heures. Cet arrangement qui me dérange se fait en zone REP et je suis placé devant le fait accompli.

Ainsi sont diminuées ici les heures d'écriture d'une aide publique qui ne consacre - en plus et jamais - aucun subside au travail multiforme de préparation de l'atelier mais de surcroît nulle finance à la réalisation de toute œuvre qui valoriserait le conséquent travail des élèves.

En amont (pour l'artiste, guide d'atelier) comme en aval (pour l'artiste mais surtout pour les élèves et l'enseignant-e) hôte rien n'est prévu ni donné.

Je réalise donc le détournement, l'utilisation de l'heure de présentation du projet et de qui je suis (offerte) pour commencer aussi le boulot : séance avec toute la classe.

A cela s'ajoute une contrainte de calendrier : un espacement de 15 jours entre les séances génère de quoi perdre le fil et ne permet pas de créer et maintenir une énergie.¹

Je suis surpris de l'ambiance de l'établissement et de l'attitude des élèves. Il y a tout de suite beaucoup d'anti-jeux, de fortes résistances, des comportements conflictuels, des provocations et une impression que deux communautés sont face à face avec de la tension, de la violence latente ou des affrontements qui éclatent. Elèves contre administration et profs, le poète et l'atelier au milieu.

Le premier effort demandé est de se rendre disponible et attentif, prêt à faire et d'accord pour écouter. Or cela déjà est un objectif difficile à atteindre, qu'il faudra rappeler et reconstruire à chaque séance. Nombre de comportements manifestes pour empêcher le calme de s'installer. Et puis un fort absentéisme qui se combine à un nombre important d'expulsions (devenue la seule issue, le seul moyen pour écarter ceux ou celles qui ne veulent pas écrire mais encore empêcher leurs copains de travailler).

Même le jeu paraît devenir rébarbatif, même la simplicité est déjà trop demander. Je viserai rapidement l'haïku ou le landey comme formes poétiques normées pour leur caractère « bref et basique », pour leur peu de mots.

Le thème n'est pas choisi avec et par les élèves. Une nouvelle fois, nous arrivons avec le sujet et ce n'est pas la voie la meilleure pour que les jeunes s'approprient les choses, pour créer un élan collectif. Où est ma voix ? Où portent mes mots ? Voilà notre axe de création ; les élèves semblent heureux qu'on s'apprête à *écrire des poèmes qui parlent de nous*²

Difficultés à suivre les consignes, complexités pour répondre à des questions, inattentions, pauvretés ou pétrifications des imaginaires, le syntaxique menaçant la sémantique s'ajoutent au manque de volonté ou à la peur de la liberté et constituent une fantastique machine freinante.. Et toujours cette impression, à certains stades, comment allons nous pouvoir faire de la poésie, produire un écrit original libre et intéressant où l'enfant se sera pleinement investi ?

C'est tout aussi passionnant qu'inquiétant !

Pourtant, 20 élèves sur 23 auront écrit au moins un poème, parfois juste une ligne. Si c'est - quand même - la première fois que l'Alchimot n'offre pas 95 à 100 % de réussite, j'avais peur que cela soit bien pire.

1 Que ce soit sur l'espacement des rencontres comme sur le temps long d'un atelier, les élèves eux-mêmes formuleront diverses observations faisant écho à ceci. Alors que l'enseignante pour pacifier l'atelier comme pour permettre un meilleur dialogue artiste/élèves avait eu l'excellente idée de faire rédiger à chacun des messages anonymes j'aime /j'aime pas destinés au poète, quelle ne fut pas ma surprise d'y lire que l'un regrettait qu'on ait pas le temps de faire connaissance, l'autre qu'il n'est pas facile de se faire confiance ou encore que cet atelier aurait du commencer plus tôt. La vérité sort de la bouche des enfants...et ils savent très bien ce qu'on ne leur donne pas.

2 Citation d'un message anonyme.

Il faut conserver de la rigueur et la réécriture qui occupe les deux dernières séances est très importante. Il faut *dresser le poème*³ comme on sculpte ou on modèle. Revenir, enlever, déplacer tourner autour. Le poème n'est pas ce qui passe par la tête. Il faut deux disponibilités essentielles et siamoises : attention au dehors et aux possibilités de la langue. Cette exigence est importante. C'est le respect dû au travail de l'élève qui la motive aussi. Les 34 poèmes sortis, passés au tamis, sont les trésors des orpailleurs.

Je me pose aussi des questions. Ont-ils le temps de contempler, de ne rien faire ? Ont-ils l'écoute pour pouvoir dire ? Ont-ils l'attention méritée, la confiance dans l'avenir de leurs paroles ? Parler de l'intime est difficile, y mettre des mots encore plus dur...

La liberté qu'en faire ? Pourquoi ne s'en saisissent-ils pas ou pas pour créer ? On peut être désemparé quand, dans un univers de contraintes, dans un système de notations, dans un rapport de récitation et dans un monde guidé s'ouvre un espace indéfini où on doit faire des choix, être autonome. Les pairs comme l'institution peuvent contrôler.

En 5ième, il subsiste un fort reste du pipi caca ça pue...surprenant. Certes, l'élève écrit pour choquer, pour narguer, pour pousser des limites, pour se moquer, se vanter (tu as vu ce qu'à l'école j'écris au prof) ou mettre en difficulté le guide d'atelier. Ainsi, un élève écrit « *Ma femme la PS5 je l'aime trop la seule fidèle* ». Reflet de sa pensée, redite d'une parole adulte, surenchère masculiniste, provocation, fanfaronnade...en tout cas chemin compliqué vers la poésie. Mais, « j'aime » cette confrontation, ce défi politico-intellectuel : comment écrire de là ? Que répondre à ça ? En lui demandant de creuser, de comparer, de se questionner sur une femme avec des piles, embrasser un écran, fidélité ou électricité, être fidèle c'est ne pas parler...l'élève n'a pas pu ou su continuer.

La poésie n'est pas un légo de mots, une suite de phrases ni une consigne à suivre. Il faut que je reste honnête et veille à ce que les dispositifs ne fabriquent pas de la poésie à leur insu et place. Que voient-ils ? Discernent-ils ce qui se fait ? Vu le peu de temps, on ne peut pas s'écouter et partager. C'est un problème, on fabrique on fabrique. Il manque l'aller-retour, le suivi. Prendre une classe et faire tout le cycle ?

Pour cet atelier, j'ai ajouté à ce journal de bord une mini météo de séance. Soit 5 petits rapports sur l'ambiance et la discipline, l'énergie collective, les pistes abordées et les travaux faits que j'adressais, à l'issue de celles-ci, à l'enseignante de la classe, au bibliothécaire et à quelques collègues plus ou moins impliqué-e-s autour du projet. Ce travail s'est donc rajouté aux tâches périphériques non rémunérées. Il a eu très peu d'échos, en tout cas n'a bénéficié d'aucun retour. Cet atelier s'est d'ailleurs déroulé dans une certaine distance avec la partie enseignante. Peu d'échanges, pas beaucoup de complicité et je n'ai même aucune idée précise des primordiales créations à venir (livret et son). Je n'arrive pas à savoir, vraiment, pourquoi on a voulu que je mène cet atelier. Cette réalité doit être observée ensemble pour ne pas hypothéquer ou interdire l'avenir d'une coopération, toujours perfectible.

Ils ont été attentifs aux lectures alors que c'est souvent un moment de parasitage. Ils soufflent ? On fait rien ? Ils pensent ? Lire des histoires ?...

Pour conclure, ce n'était pas « marrant » mais ce fut une expérience très riche, y compris par ses manques et ses difficultés. Il y a de très beaux textes qui sont nés et je suis curieux de lire l'avis d'Ar Guens Jean Mary, notre poète haïtien complice qui découvrira tout ça, mais aussi ceux des élèves et des enseignantes concerné-e-s !

Matt Mahlen

3 Terme employé par Pierre Vinclair dans l'instructif *Vie du poème*, Labor & Fidès, Genève, 2021.

Lectures

Ar Guens Jean Mary, « *Pour le poème qui m'a lié à elle, un soir dans un matin* »

Sandra Bechtel, « *Le chant de la terre* »

Denis Péan, « *Jour de l'an* » et « *C'est un éclat de Bohème* »

Farzaneh Farani « *Sans étoile* »

Parvin Pejvak « *Attente* »

Jean Le Mauve « *mes frères j'avais oublié* »

Rosa Chavez « *Donne moi la permission, esprit du chemin* »

Axel Bry « *Matin de brume* » et « *matin de neige* »

Josephine Bacon « *Nukum* »

Georges Castera « *Vous qui dormez* »

Monique Maitte « *Je suis mourue à jamais* »

François Villon « *Ballade des contres vérités* »

Antonin Artaud « *La momie attachée* »

Maram al-Masri « *Lettre d'une mère arabe à son fils* »

Itsik Manguer « *Moi, Troubadour* »

Matt Mahlen « *Maintenir maintenant* »

Pédagogies

En dehors de l'écriture libre, l'atelier a visé deux formes poétiques courtes mais normées : le haïku et le landey.

La première est asiatique (Japon, Chine..) et se compose de 3 vers de 5,7,5 syllabes. Elle comporte un kigo (mot de saison) que nous avons remplacé par le mot de thème (voix, parole, langue..).

La seconde est afghane et se compose de deux vers de 9,13 syllabes.

Le haïku est l'instant saisi, le landey est une poésie souvent féminine centrée sur l'intime et le politique. Cette dernière est souvent anonyme et se transmet oralement.

Ces deux formes nous semblaient pertinentes pour notre sujet et avaient l'avantage d'engager un travail « court et simple », adapté aux forces en présence.

L'exercice *Lalangaje* s'inspire de *Quant à je (kantaje)* de Katalin Molnar, P.O.L, Paris, 1996. Il permettait d'aller vers le son (voix), de s'affranchir de l'orthographe, de déclencher l'imaginaire et de se décaler dans la langue.